

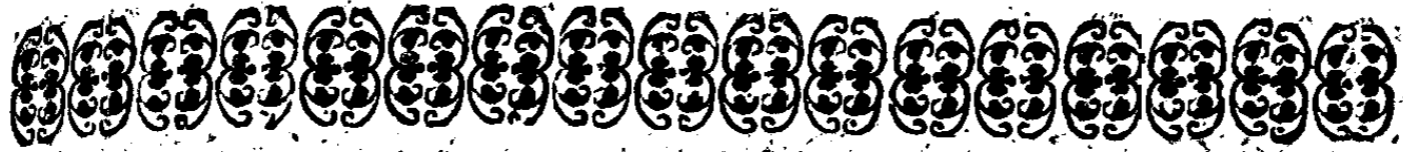
LA VRAYE DIDON.
O V L A
DIDON
CHASTE.
TRAGEDIE.



A PARIS,
Chez TOUSSAINT QUINET, au Palais, sous la
montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

1985



EXTRAIT DV PRIVILEGE.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 21. Iour de Iuillet 1642. signé, par le Roy en son Conseil, LE BRVN. Il est permis à Toussaint Quinet, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vne piece de Theatre intitulée, *La vraye Didon, ou la Didon chaste, Tragedie de M. de Bois-Robert*, & ce durant le temps de cinq ans, à compter du iour que ladite piece sera acheuée d'imprimer. Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires d'en imprimer, vendre & distribuer d'autre impression que de celle qu'aura fait faire ledit Quinet, ou ses ayans cause, sur peine aux contrevenans de mil liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous les despens, dommages, & interets, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites lettres, qui sont en vertu du present Extraict tenuës pour deuëment signifiées.

Acheué d'imprimer le 10. Decembre 1642.

Les Exemplaires ont esté fournis.

La scene est entre les Turcs & les Grecs
Didon & Polyxene
Veuë de Paris

ENTRÉE-PAR LE VRS

HYARBAS. Roy de Getulie.

DIDON. Reyne de Carthage.

PYGMALION. Prince de Tyr, & Frere de Didon.

ANNE. Sœur de Didon.

NARBAL. General de l'armée de Didon.

FORBANTE. Frere d'Hyarbas.

ASTART. Lieutenant general de Pygmalion.

FENICE. Fille d'honneur de Didon.

ARGAL. Officier de l'armée de Didon.

BARCIS. Officier de la ville de Carthage.

La Scene est entre les Tentes de
Didon & d'Hyarbas, à la
veuë de Carthage.



... d'icy elle se voyoit au lieu d'icy elle se voyoit
... d'icy elle se voyoit au lieu d'icy elle se voyoit

MADAME

LA COMTESSE

DE

HARCOURT.

MADAME,
... d'icy elle se voyoit au lieu d'icy elle se voyoit

Si d'estoit icy cette Didon fabuleuse que
Virgile a si mal traitée, que pour la des-ho-
norer en beaux termes, il a bien voulu con-
fondre les temps & se mesconter de trois

cens années, quoy que ie connoisse euidem-
ment l'injustice de son accusation, & que
dans toutes les histoires ie la trouue au-
innocente qu'elle estoit belle, ne croyez pas
s'il vous plaist, que ie vous l'eusse presentée,
ny qu'elle eust osé sous ma conduite, vous
aborder avec vn soupçon de crime, de crain-
te d'offencer la pureté de vostre vertu. C'est,
MADAME, la veritable Didon que ie
vous presente, cette Didon chaste & gene-
reuse qui dans les violentes recherches du
plus puissant Roy d'Affrique, ayma mieux
se donner la mort que de manquer à la fide-
lité qu'elle auoit promise aux cendres de son
Espoux. C'est en vn mot la Vertu que ie
presente à la Vertu mesme. Et certainement,
MADAME, celle que cette grande Re-
ne a si hautement praticquée, me semble si
digne de l'honneur de vostre protection que
si vous daignez la regarder d'vn œil fauora-
ble, ie ne doute point que vous ne confon-
diez en vn moment l'erreur & la calomnie de
plusieurs siecles, & qu'aujourd'huy vous ne
la r'establiez pleinement en tous ses hon-
neurs. Receuez-la donc, MADAME, avec

autant de bonté qu'elle vous tesmoigne de
confiance, soutenez hardiment son inno-
cence opprimée, protegez-la hautement,
puis qu'il est constant qu'elle n'a rien fait qui
la rende indigne de l'honneur de vos bonnes
graces, & s'il est mesme besoin d'employer
en sa faueur ce genereux Conquerant dont
vous faites l'illustre moitié, ne craignez pas
de la mettre au rang des Princesses affligées,
qu'il a si glorieusement secourues. Je confesse,
MADAME, qu'elle vous est recommandée
par vn mal-heureux qui n'a pas moins besoin
qu'elle de l'honneur de vostre appuy, & qui n'a
pas esté plus fauorablement traité de la ca-
lomie, mais que cette consideration n'arre-
ste pas vostre charité genereuse, vous nous
pouuez sauuer l'vn & l'autre par vn mesme
trait de bonté, vous pouuez mettre aisément
à couuert sous vne mesme protection l'Au-
teur & l'Ouurage tout ensemble. Comme
il est impossible que Didon soit iamais soup-
çonnée d'impudicité quād on sçaura que vous
l'avez bien receue, & que vous avez souffert
qu'elle mist son honneur entre vos mains. Je
ne croy pas que la mesdisance & l'enuie qui

m'ont si cruellement deschiré iusques icy so-
sent deormais attaquer à moy quand on con-
noistra que i'ay quelque part à l'honneur de
vostre bien-veillance, & que ie suis verita-
blement,

MADAME,

Vostre res-humble, & tres-
obeissant seruiteur,

BOISROBER,
Abbé de Chastillon.



LA VRAYE DIDON.

OU LA

DIDON

CHASTE

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DIDON. ANNE.

ANNE.

Nfin ie ne scay plus ny d'art, ny de remede,
Qui puisse diuertir l'ennuy qui vous possede;
Madame, qu'avez vous, & que est ce pois,
Qui semble à contretans troubler vostre raison?
Ayant veu ce matin tous les gens de mon frere,
Et les vostres encor resolus à bien faire,

A

2 LA VRAIE DIDON,

Vous paroissiez si gaye, & sembleriez concevoir
Du gain de la bataille un infailible espoir.
Vous rentrez cependant plus triste & mecontente,
Que vous n'estes sortie aujourdhuy de la tente.
Lors que vous estiez seule, & sans autre secours,
Que celui de ces murs & de ces fortes tours
Dans Carthage enfermée, & quasi toute preste
D'estre d'un ennemy la fatale conqueste;
(Si charmé comme il est de vos divins appas,
On peut nommer ainsi l'Amoureux Hyarbas)
Je ne m'estonnois point qu'une telle fortune,
Vous donnast du chagrin, & vous fust importune;
Mais Madame, à present qu'estant en liberté,
Vous voyez que tout veille à vostre seureté,
Que vingt mille soldats qui soustiennent la guerre,
Vous assurent par tout & la mer & la terre,
Qu'Hyarbas vous redoute, & paroist estonné
Du grand secours de Tyr par mon frere emmené,
Deuez-vous pas bannir cette humeur importune,
Et changer de visage en changeant de fortune?

D I D O N.

Ma sœur ne doutez pas qu'un si rare bon-heur,
Ne fust doux, agreable, & sensible à mon cœur:
Si ce puissant secours qui m'est si necessaire,
Pouvoit m'estre venu d'ailleurs que de mon frere.

TRAGÉDIE.

Pygmalion pour moy n'a bonté ny respect,
 En un mot son voyage en ce lieu m'est suspect.
 Les maux que m'a causés ce frere detestable,
 M'empeschent d'en attendre aucun bien veritable.
 Le songe que j'ay fait cette nuit en dormant,
 Accroist ma deffiance encore infiniment.
 Il m'a semblé ma sœur, qui avec toute sa suite,
 Il m'auoit ce matin dans le Temple conduittes
 Et qu'aprouchant l'Autel, j'ay veu deuant mes yeux,
 Mon cher Espoux Sychée assis au rang des Dieux,
 Je voyois en son air un changement extresme,
 Il n'auoit rien de luy, c'estoit pourtant luy-mesme,
 Car à la Maiesté qui brilloit dans son port,
 Par un secret instinct ie l'ay connu d'abord,
 Mais toute autre que moy ne l'eust peu reconnestre,
 Mon frere, au mesme instant que ie l'ay veu parestre.
 Me tirant vers l'Autel par force deuant tous:
 Je vous rends, ma t'il dit, à vostre cher Espoux
 Je vous rends à Sychée: apres cette parole,
 Il m'a semblé de veoir cette agreable Idole
 Ouuir ses tendres bras vers un obiet si cher,
 Je me suis esueillée en pensant le toucher.
 Sans que ie puisse dire Anne par qu'elle voye,
 Si c'est d'estonnement, ou bien si c'est de ioye,
 Mais j'estois toute en pleurs, Et ie n'ay peu bannir
 Encore de mon cœur, ny de mon souuenir

7
LA VRAIE DIDON,
Cette image importune, Et pourtant agreable,
Qui charmoit vainement mon esprit miserable.

A N N E.

Si i' auois quelque esgard à cette illusion,
Je dirois qu'elle apprend, qu'un iour Pygmalion
Vous mettra dans les bras de quelque autre Sychée.

D. I. D. O. N.

Je suis trop constamment à mes vœux attachée,
Les sermens solempnels que i'ay fais deuant tous;
De ne subir iamais les loix d'un autre Espoux,
Ne me permettent pas au deuil qui me transporte,
De pouuoir explicquer mon songe de la sorte.
Ah! ie crains bien plustost qu'il ne soit de ma mort
Un augure infallible, Et qu'un si mauuais sort
Ne me soit procuré par ce frere barbare,
Qui feint d'auoir pour nous une amitié si rare.

A N N E.

Le croirez-vous tousiours capable d'attenter
Des crimes contre vous, ou bien d'en mediter,
Sans autre fondement ny preuue que des songes,
Qui troublent vostre esprit tropé par leurs mensonges.
Vous le voyez venir prompt à vostre secours:
Cependant vous craignez qu'il n'abrege vos iours.

TRAGEDIE.

Aussi peu iustement, que la mort de Sychée,
Ace Prince innocent par vous est reprochée.

D I D O N.

Judgeant de l'auenir par mes mal-heurs passez,
Ma sœur ie doy tout craindre.

A N N E.

Ab. Madame cessez
De vous gesner l'esprit, Et d'augmenter vos peines
Sur des songes trompeurs, sur des chimeres veines,
Qui vous ont des-ia fait abandonner vos ports;
Quitter vostre heritage, emporter vos tresors;
Et venir en ce lieu comme dans un Azile
Jetter les fondemens d'une nouvelle ville.

D I D O N.

N'appellez point chimere un pur aduis des Dieux,
Qui m'a fait quitter Tyr pour venir en ces lieux.
Non, non, ie ne fus point par un songe deceuë,
Vn fantosme trompeur n'abusa point ma veuë.
Quand cét Espoux charmant pour qui i eus tant d'a-
pparut deuant moy ma sœur, il estoit iour. [mour
le vyls yeux ouuers sa playe encore sanglante,
Et i appris de sa voix qui paroissoit mourante,
Que la dent du sanglier ne le fit point mourir,

A iij

Mais l'épieu du cruel qui nous vient secourir.
 Enfin ma vision alors vous sembla vraie,
 Dites vous pas vous mesme ayant veu cette playe,
 Qu'elle venoit plustost de quelque large fer,
 Que de ce monstre affreux qui auoit vommy l'Enfer.
 Vous crustes ce forfait qui seul vous a reduitte
 A vous rendre en ce lieu compagne de ma fuite.

A N N E.

L'amour m'attache à vous, & jusques à la mort,
 Quoy qui puisse arriuer ie suivray vostre sort.
 Mais aujour d'huy mon frere, ainsi que ie l'estime,
 Seiustifie assez de cét enorme crime ;
 Pour vous servir Madame, il a tout hazardé,
 Au seul bruit de la guerre, & sans qu'on l'ait mandé,
 Il equippe une flotte, il combat en personne,
 Pour chasser de vos murs l'ennemy qui s'estonne :
 Bref tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a tenté,
 Monstre qu'il n'a pour but que vostre Maïesté
 Sans luy cette cité jusqu'au Ciel esleuée
 S'en alloit demolie avant qu'estre acheuée.
 Sans luy vous alliez veoir un ennemy puissant,
 Destruire vostre Empire à peine encor naissant.

D I D O N.

Croyez que ce n'est point par amour qu'il me porte,

TRAGÉDIE.

7

C'est pour son interest qu'il agit de la sorte,
 Il croit par son secours estouffer son forfait,
 Et couvrir le soupçon du meurtre qu'il a fait.
 Il a craint que perdant l'Empire de Cartage,
 Il retournaſſe à Tyr chercher mon apanage.
 Et l'avaré qu'il eſt s'eſt peut-eſtre aduſé,
 Que venant le plus fort, il luy ſeroit aiſé
 D'enlever mes treſors, pour leſquels ce perfide
 M'acra mon eſpoux de ſa main parricide:
 Mais que j'ay tous ſauvez avec moy dans ce port,
 Sur l'aduiſ que de luy j'en eus après ſa mort.

A N N E.

Madame croiez mieux de l'eſprit de mon frere,
 Et iugez du paſſé, par ce qu'il vient de faire.
 Mais ſi vous ne pouuez quitter ces viſions,
 Que des ſonges trompeurs & pleins d'illuſions
 Lettent dans voſtre eſprit plein de melancolie,
 Conſentez à l'Hymen du Roy de Getulie.
 Maintenant qu'il n'a plus d'advantage ſur vous,
 De voſtre propre gré faites en voſtre eſpoux.
 Et tâchez d'obliger ce Prince redoutable
 Par une affection & franche, & véritable.
 C'eſt un moyen bien doux, & bien facile auſſi
 Pour vous guerir l'eſprit de crainte, & de ſoucy.

Ma sœur quand vous sçauriez en effect que mes char-
 L'auroient seuls obligé de prendre icy les armes, (mes,
 Comment proposez-vous cet hymen odieux
 Qui blesse ma constance, & qui fache les Dieux?
 Souvenez-vous des vœux où ie suis attachée,
 D'estre à iamais fidelle à l'ombre de Sychée;
 La vefue d'un Heros digne de nos Autels
 Ne sçauroit plus auoir dessein pour les mortels
 Non; m'en deut-il couster la couronne & la vie,
 Il ne me prendra point une si lasche enuie.
 Mais quand ie me verrois capable dans ce iour
 De la tentation d'une seconde amour,
 De celle d'Hyarbas ie serois incapable,
 Ie ne sçaurois le veoir, il m'est insupportable.
 Quand il quitta sa pompe, & cacha sa grandeur
 Pour me veoir sous le nom de son Ambassadeur.
 Chose estrange ma sœur, ieus pour luy de l'estime,
 Son abord fut charmant, son discours magnanime;
 Mais si tost qu'il m'eut fait connoistre son dessein,
 Vne secrette horreur se glissa dans mon sein,
 Ie me sentis pour luy de mespris toute pleine,
 I'abhorré son amour qui fit naistre ma haine;
 Et dans son fol dessein le voyant affermy,
 Ie l'ay consideré comme un fier ennemy.

Qui

T R A G E D I E.

Qui n'arme insolemment qu'à dessein de me nuire,
 Qui trouble mes estats, & cherche à me destruire.
 Enfin ie pourrois perdre, & la crainte des Dieux,
 Et l'amour de Sychée; & le respect des Cieux;
 Que ie ne perdrois pas la haine insatiable,
 Que j'ay pour ce Tyran qui m'est insupportable.
 Son Amour me la donne, & sa noire fureur,
 L'accroist, & l'authorise encore dans mon cœur.

A N N E.

Estrange sentiment: ô l'aveugle manie!
 Le respect passe donc en vous pour tyrannie.
 Donc, mais mô frere arrive, & sans ce prompt abord,
 Pour vous de sabuser j'aurois fait un effort.

D I D O N.

Ah! ma Sœur, ie le voy ce fleau de ma pensée,
 Tout tel qu'il m'a semblé le voir la nuit passée,
 J'ay tout le cœur de glace: Ah! ma sœur, ie fremy,
 J'ay peine à le souffrir plus que nostre ennemy.

A N N E.

Ne vous emportez pas à faire aucun reproche,
 Contraignez-vous un peu; le voilà qui s'approche.

B.

SCENE II.

DIDON. ANNE. FENICE. PYGMALION.
ASTART.

PYGMALION.

IE vous viens aduertir, Madame, qu'Hyarbas,
Desire pour un peu mettre les armes bas.
Sa demande, apres tout, ne va qu'à nostre gloire,
Car cette surceance, apres nostre victoire,
Est pour faire enterrer ses morts que le Destin
A renuersé par terre au combat du matin.
Vne autre grace encore est par luy demandée,
Que i'ay, la trouuant iuste, aussi-tost accordée.
De faire vne entreueüe, afin de proposer
Quelques moyens de paix qu'on ne peut refuser.
I'ay donné pour cela les ordres necessaires,
Et i'ay fait seurement pouruoir à nos affaires;
Mais sans rien terminer, que vostre Majesté
Ne m'ait fait sur ce poinct sçauoir sa volonté.

DIDON.

Pourquoy cette entreueüe? Ah que ie l'apprehende.
Sil ne peut rien auoir de tout ce qu'il demande.

TRAGEDIE.

Pour moy, ie veux sur tout qu'il r'entre en ses Estas,
Et ie croy sermement qu'il ne le fera pas.

PYGMALION.

Que scauez-vous, Madame, il faut qu'on le cõtente,
Jamais vn ennemy battu qui parlemte,
Ne doit estre escondit,

DIDON.

Allez, mon frere, allez,
Il y faut consentir, puisque vous le voulez;
Sur tout des ennemis évitez la malice:
Car le Getulien est tout plein d'artifice.

SCENE III.

PYGMALION. ASTART.

PYGMALION.

Quelle est triste bons Dieux! d'où luy vient cecy
ennuy,
Qui fait qu'elle reçoit froidement son appuy.
Celuy seul qui luy rend la Fortune prospere,

12 LA VRAIE DIDON,

ASTART.

*Je croy voir Hyarbas qui sort avec son frere,
Hors de ses pavillons.*

PYGMALION.

*Tu ne te trompes pas,
C'est luy-mesme auançons, il tourne icy ses pas.*

SCENE IV.

PYGMALION, ASTART, HYARBAS,
FORBANTE.

HYARBAS.

MA saine intention vous estant inconnue,
I ay d'une extresme ardeur cherché cette en-
Pour la iustifier avec tous mes desirs, (treueue,
Pour vous conter ma peine & tous mes déplaisirs,
Pour vous ouvrir mon ame, & vous rendre peut-estre,
Partisan de ce cœur dont Amour est le maistre,
Ne vous estonnez pas, vaillant Prince de Tyr,
Vous pouuez m'obliger sans vous en repentir.
Vous pouuez aujourd' huy me secourir sans peine,
Et sans abandonner l'interest de la Reyne,
En me voyant armé puissamment comme vous,

TRAGEDIE.

Combattre avec ardeur, aller moy-mesme aux coups,
 Vous croyez que la guerre est le but ou l'aspire;
 Mais, hélas! c'est l'amour de Didon qui m'attire,
 Et son trop de rigueur m'oblige seulement
 A parestre ennemy, n'estant que son amant.

PYGMALION.

Je confesse, ô grand Roy, qu'injuste dans mon blâme
 J'ay fort mal expliqué jusqu'icy vostre flame,
 J'ay pris cette recherche & cette passion,
 Pour un pretexte pur de vostre ambition,
 J'ay creu feignant l'Amant, que sous ce titre auguste,
 Vous n'estiez en effet qu'un tyran tres-injuste,
 Qui vouliez de Carthage estre seul possesseur,
 Et par force usurper l'empire de ma sœur.

HYARBAS.

Je ne viens point heurter d'une main insolente,
 Je viens pour affermir sa couronne tremblante,
 Je ne viens point ravir son empire naissant,
 Je viens luy faire don d'un autre plus puissant.
 Je m'offre à devenir moy-mesme sa conqueste,
 L'arrache ma Thyare, & la mets sur sa teste,
 Qu'elle meine en triomphe un Prince qu'elle craint,
 Et qu'elle a jusq'au cœur mortellement atteint.
 Quand ie la vis puissante autant qu'elle estoit belle,

Je fus contraint de faire alliance avec elle,
Sous ces conditions qu'elle donna sa foy,
De ne porter jamais les armes contre moy,
Comme il fallut traiter avec cette orgueilleuse,
Qui de tous ses voisins estoit victorieuse
I'y fus moy-mesme helas, sous le nom emprunté
De mon Ambassadeur, & ie vis sa beauté,
Ie la vis cest tout dire, & l'esclat de ses charmes,
Me fit rendre le cœur aussi-tost que les armes.
Elle y fit par ses yeux dont le feu me ravit,
Ce qui fit sa valeur sur ceux qu'elle asservit. [tyre,
O Dieux, dis je en moy-mesme au fort de mon mar-
Si ceux qu'elle a vaincus ont veu ce que j'admire,
Ie ne m'estonne plus qu'épris de ces objets,
De Princes qu'ils estoient, ils se soient faits sujets,
Ie me vouë dès l'heure en victime eternelle,
A sa rare beauté que ie crus immortelle,
Et comme elle venoit de me donner sa foy,
De ne porter jamais les armes contre moy.
Souvenez-vous, luy dis-je, en me faisant conneistre,
Que ie viens en sujet, mais que ie suis le maistre,
Que i'accepte la foy que ie reçoÿ de vous,
Et que c'est Hyarbas qui s'offre pour espoux.
A ces mots, un beau sang au visage luy monte,
Cette foy, me dit-elle, en rougissant de honte,
Tend à ne pas porter les armes contre vous,

J'ay fait vœu de mourir veufue de mon Espoux.
Vous me manquez desia, respondis-ie, cruelle,
Vous faites à mon ame une guerre mortelle:
Et ces mots proferez avec tant de rigueur,
Sont autant de poignards qui me percent le cœur.
Je voulois dire plus, mais changeant de langage,
La colere aussi-tost parut sur son visage,
Elle me rennoya tout triste, & tout confus,
Et me parut pourtant civile en son refus.
Mais ie reconnus bien qu'elle estoit à la gesne,
Et qu'enfin mon amour faisoit naistre sa haine.
Je sortis de Carthage, où ie laissay mon cœur
Lié comme un captif au char de son vainqueur.
J'ay tout tenté depuis en ma recherche vaine,
J'ay tout fait pour fléchir cette superbe Reyne.
Quels vœux & quels respects n'ay-ie point témoignés,
Et quels puissans partis n'ay-ie point dédaignés,
J'atteste des grands Dieux la suprême puissance,
J'atteste Iupiter auteur de ma naissance,
Que ce n'est qu'à regret que ie me suis porté
À combattre contre elle à toute extremité.
Encore m'est-il témoin que ie n'ay pris les armes,
Que pour les consacrer au pouuoir de ses charmes,
Luy faire en dépit d'elle approuuer la vertu
D'un genereux vainqueur à ses pieds abatu.
Mais quoy, le noble orgueil que son ame possede,

N'a peu souffrir en moy cét extrême remede,
 Toutes les fois qu'aux siens i'ay donné de l'effroy,
 Amour a combattu pour elle contre moy,
 Son captif l'a tenue en ses murs enfermée,
 Où plus elle souffroit, plus elle estoit aymée,
 Elle me croid iniuste, insolent, inhumain,
 Pour les armes qu'Amour m'a mises dans la main,
 L'adore tout ensemble; Et combas la cruelle;
 Je n'ay jamais deffait ses troupes deuant elle,
 Que ie n'aye poussé quelque sospir secret,
 Et jamais cette main n'a vaincu qu'à regret.
 Las! ie me consolois par l'esper de luy rendre
 Dedans peu beaucoup plus que ie n'aurois sceu prendre
 De luy iustifier mes armes quelque iour,
 En iettant à ses pieds la victime d'Amour,
 En luy sacrifiant Et le blasme Et la gloire,
 Le vaincu, le vainqueur, la perte, Et la victoire.
 Mais vous estes venu pour luy grossir le cœur,
 Et pour continuer la guerre Et mon malheur,
 Vous rendez sa victoire Et la mienne imparfaite,
 Vous arrêtez sa gloire empeschant sa défaitte,
 Pensant la secourir vous nous perdez tous deux,
 Vous cherchez sa ruine en secondant ses vœux.
 Bref en luy conseruant la Ville qu'elle fonde,
 On luy rait l'Estât du plus grand Roy du monde.
 Donnez luy donc, grand Prince, un utile secours,

Tâchez

MOTR' A G E D' A I E . A . I

17

Tâchez de faire naistre à l'honneur de vos iours,
D'une sainte alliance, une paix glorieuse,
Qui puisse estre à la Reine encore aduantageuse.

PYGMALION.

Ce discours qui fait voir au vray le sentiment,
Et d'un Roy genereux, Et d'un parfait Amant,
Fait qu'en plaignant vos maux ie vous offre mō aide:
Mais i'ay peur que ce prompt Et violent remede,
Que vous auez tenté pour amolir son cœur,
Ne l'endurcisse encor avec plus de rigueur.
Faites-moy voir en quoy ie puis vous estre utile,
Il n'est rien de si grand, rien de si difficile,
Qu'aujourd'hui ie ne tente, afin de faire voir,
Que sur Pygmalion vous auez tout pouuoir.

HYARBAS.

Las ce que ie souhaite est en vostre puissance,
Ie ne veux que la voir, donnez m'en la licence,
Faire encore éclatter mon amour à ses yeux,
Puis mourir à ses pieds, si ie suis odieux.

PYGMALION.

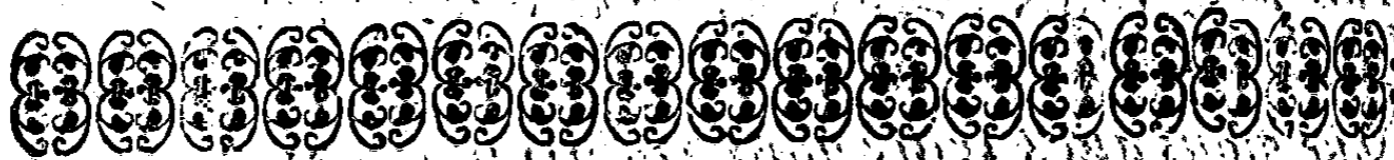
A cette autre entreueue on aura de la peine,
Didon a l'ame fiere, Et superbe, Et hautaine,
Ie l'obtiendray pourtant, Et n'espargneray pas



*Mes soins pour terminer les peines d'Hyarbas.
Rendez-vous dans une heure en cette mesme pleine,
Et ie m'efforceray d'y conduire la Reine.*

HYARBAS.

*O bonté sans exemple ! ô Prince officieux !
Vous rendez ma Fortune égale au sort des Dieux.*




ACTE II

SCENE I

HYARBAS, FORBANTE.

HYARBAS.

 *E la reuerray donc cette belle ennemie,
Qui se rendit d'abord maistresse de ma vie,
Qui d'abord, par un œil superbement vain-
queur,
Sans peine, & sans combat triompha de mon cœur.
Amour qui m'as soumis au pouuoir de ses charmes.*

TRAGEDIE. 1. 1

Et qui m'as obligé seul à prendre les armes,
 Prens icy ma deffence, Amour inspire moy
 Des raisons pour la vaincre & la soumettre à toy,
 Comme tu m'as donné l'audace criminelle,
 De declarer la guerre à cette ame cruelle
 Mais n'est-ce point un songe? ô Dieux! la dois-je voir?
 N'aura-t'on point flatté mon mal d'un vain espoir,
 Puis-je ?

FORBANTE.

N'en doutez plus, ayez l'ame contente,
 Seigneur ie l'apperçoy qui sort hors de sa tente.

HYARBAS.

Ie suis surpris, mon frere, ah! que ces yeux charmans
 Font naistre en mon esprit d'estranges mouuemens.
 Le plaisir de la voir de tant d'attraits pourueue,
 Le regret de la perdre en mesme temps de veue.
 Mes armes & ses traits, sa haine & mon amour,
 Et la crainte & l'espoir m'agitent tour à tour,
 Et ces cruels tyrans pleins de glace & de flame,
 Veulent confusément regner tous dans mon ame.

FORBANTE.

Retenez ces transports, Seigneur moderez vous,
 Et ne faisons icy rien indigne de nous.

C ij

SCENE II.

DIDON. ANNE. PYGMALION. ASTART.
HYARBAS. FORBANTE.

DIDON.

ENfin cette entreueüe est inutile & vaine,
Mon frere j'y consens avec beaucoup de peine.

PYGMALION.

Sur tout traittez, Madame, avec honneur un Roy,
Par qui vous possedez ces rampars que ie voy,
Et qui sont vostre azile, un amant magnanime,
Dont nous trouuons les vœux dignes de vostre estime.
Un ennemy puissant, difficile a dompter,
Terrible, & qu'apres tout vous deuez redouter.
Il s'auance vers vous en Royal equipage,
Receuez-le, Madame, avec un bon visage.

HYARBAS.

Lors que ie me souuiens, objet rare & charmant,
Que ie vous ay serui en qualite d'Amant,
Ie tremble de prestre à l'aspect de vos charmes.

Sous l'habit d'ennemy pour auoir pris les armes,
 Si lors que ie n'ay pu pleurant à vos genoux,
 Parestre qu'innocent prosterné deuant vous,
 Vous n'avez peu souffrir l'aspect d'un miserable,
 Que ferez vous, Madame, en le trouuant coupable,
 N'ay ie pas tout suiet de me desesperer,
 D'offenser ces beaux yeux que ie veux adorer?
 Mais ie paroiss encor amant à vostre veue,
 Et cette qualité que ie n'ay point perdue,
 Me doit iustifier dans vostre sentiment
 De celle qu'aujourd huy ie porte apparemment.

D I D O N

Vous prenez, Hyarbas, pour tesmoigner vos flames,
 Vne maniere estrange; & bien nouvelle aux Dames.
 Vous venez pour monstre quel est vostre pouuoir,
 Pour me donner des loix, non pour en receuoir,
 Ensn vous n'en voulez qu'à ma nouvelle enceinte,
 Et témoignez icy moins d'amour que de crainte;
 On a bien veu les Grecs dans les siècles passez,
 Dans le raiissement d'Helene interressez,
 Forcer vne cité, mais pour r'auoir la proye
 Des mains du raiisseur qui se sauua dans Troye.
 Et si iadis Enéc eut de mesmes Destins,
 Pillant & rauageant chez les peuples Latins.
 Il le fit pour l'amour d'une belle Princesse.

Qu'un riuail disputoit & nommoit sa maistresse,
 Mais vous, cest contre moy que vous vous declarez,
 C'est contre mon honneur qu'icy vous conspirez:
 C'est moy que vous avez dans Cartage assiegée,
 C'est ma terre qu'enfin vous avez rauagée,
 Bref, ces glaiues trenchans par vous mis dans les
 De vingt mille soldats insolens, inhumains: [mains,
 N'en veulent qu'à mon sang, n'en veulent qu'à ma
 C'est bien estre poussé d'une bizarre enuie, [vie,
 C'est employer pour plaire, & pour vous faire aymer
 Tout ce qui vous doit faire & hayr, & blâmer.
 Si vous voulez iamais mon ennemy paroistre,
 Quels moyens aurez-vous pour le faire connoistre?
 Si ce monstre d'amour que l'on deust estouffer,
 Esclatte seulement par le feu, par le fer,
 Par cent marques d'horreur qui me font tant de peine,
 Que ne dois-je pas craindre un iour de vostre haine?
 Ne vous estonnez point, ô puissant Hyarbas,
 Si ie dy franchement que ie ne vous croy pas:
 Et si ce faux Amour a ma haine excitée,
 Ne m'en accusez pas, vous l'avez meritée.

HYARBAS.

Pour iuger des forfaits qu'en moy vous abhorrez,
 Regardez-en la cause, & vous m'excuserez.
 Dire mon crime grand, c'est confesser que j'aime

D'une amour infinie, & d'une ardeur extremes.
Cet éclat de guerriers & d'armes sans pareil,
D'une illustre recherche est l'illustre appareil.
Tous ces beaux pavillons plantez sur vostre terre,
Sont ornemens d'amour, plus qu'instrumens de guerre.
Ien'ay deffait vos gens que comme des jaloux,
Qui m'empeschoiét l'honneur de m'approcher de vous.
Et i'ay tousiours traité ceux que ie tiens encoré,
Comme les seruiteurs de celle que i'adore.
Ils ne sentent la guerre en mon camp glorieux,
Que par le déplaisir d'estre loin de vos yeux.
Mais hélas ! le vainqueur a mesme destinée,
Quand ie vous ay tenue entre vos murs gesnée.
I'ay fait comme l'auare amoureux de son or,
Qui veille incessamment auprès de son tresor. (dre,
Dieux ! que ma crainte est iuste, & que ie suis à plain-
Que ne doy-ie entreprendre, & que ne doy-ie craindre,
Pour vn astre d'amour dont chacun suit la loy,
Que tous les Roys d'Affrique adorent comme moy.
Si mon amour ne peut excuser mon offense,
Veuillez considerer au moins ma repentance,
Pour obtenir de vous le pardon & la paix,
Mes offres aujour d'hu'y passeront vos souhaits.
Ie vous accorde plus d'aduantage & de gloire,
Que ne vous en promet la plus grande victoire.
Relaschez tant soit peu de ce trop de rigueur,

Et vo^s me desarmés, vous vainquez un vainqueur,
 Vous rendez aujourdhuy vostre gloire publique,
 En triomphant d'un Roy qui fait trébler l'Afrique,
 Que l'Uniuers redoute, & qui dans ses yeux
 Reut conter le premier & le plus grand des Dieux,
 Mais pour vous meriter i ay trop peu de puissance,
 Il faut que mon amour surpasse ma naissance,
 Et que ie fasse voir en tesmoignant ma foy,
 Que par là seulement rien n'est égal à moy,
 Veuillez donc aujourdhuy pour vostre seule gloire,
 En me donnant la paix vous donner la victoire,
 Ou si vostre rigueur qui vous charme & vous plaît,
 Ne se peut pas flechir cruelle comme elle est,
 Souffrez que par un coup qui m'empesche de vivre,
 Je finisse la guerre, & que ie vous deliure
 D'un Amant que vos yeux ne peuuent supporter,
 Et que vous ne pouuez par force surmonter.

D I D O N

Quand par vne foiblesse à mon sexe ordinaire,
 Je pourrois excuser ce qu'on vous a veu faire,
 Et pardonner encore à vostre passion,
 Tous les iustes suiets de mon auersion,
 Je ne pourrois ceder à vostre amour extresme,
 Ny disposer de moy, n'estant plus à moy-mesme.
 Je vous ay desjà dit que mon Espoux & moy,

Iurames

VICTRAGEDIE. 25

Jurames l'un à l'autre une éternelle foy,
 Sans qu'on püst violer la parole donnée,
 Par le lasche projet d'un second Hymenée.
 Jen ay depuis sa mort repeté les sermens,
 A ses Manes sacrez, tu sçais bien si ie mens
 Fenice, & vous ma sœur, vous le sçavez encore,
 Je l'ay iuré cent fois à nos Dieux que i adore.
 Astart mesme est tesmoin de cette verité,
 Et tous nos Tyriens n'en ont jamais douté.
 Auriez vous bien l'audace en m'acquérant par force
 De me persuader un infame diuorce?
 Pensez vous que la mort qui nous a separez,
 Ait détaché mon cœur des Manes adorez,
 De mon divin Espoux, cette foy mutuelle,
 Rend de nos deux esprits l'union éternelle,
 Ses restes que ie garde en un vase enfermez,
 Me tiennent lieu d'Espoux, & sont autant aymez
 Je m'attache à son ombre, & ie rends à sa cendre
 Tous les mesmes respects que i aurois pu luy rendre.
 Quoy me contraindrez vous d'estre parjure aux
 Infidelle à Sichée, impie enuers les Cieux? (Dieux)
 Voudrez vous, Hyarbas, que Didō pour vous plaire,
 Commette un sacrilege avec un adultere?
 Que pour flatter vos maux, & pour rompre vos fers,
 Je sois perfide au Ciel, à la terre, aux Enfers.
 Que ie me rende enfin pour une amour si valne.

Digne de vos mépris, digne de vostre haine,
 Bref, digne des forfaits que vous avez commis,
 Me rendant les Mortels & les Dieux ennemis?

HYARBAS.

Amour est le plus grand, il vous fera conneestre
 Qu'on ne doit qu'à luy seul, qui des Dieux est le mai.
 Il vous dispensera comme il fait les Amans, (stre.
 De tous vos vœux, Madame, & de tous vos sermens.
 Il vous enseignera qu'avec des Sacrifices
 On se peut aysément rendre les Dieux propices,
 Et renouquer encor les sermens solempnels
 Que mesme on a juré aux piés de leurs autels.
 Bref, il vous apprendra qu'elle est la loy diuerse
 Des morts & des vians qui n'ont plus de commerce.
 Quiconque le premier passe dans les Enfers,
 Brise dès le sepulchre icy bas tous ses fers.
 Considérez un peu, belle & superbe Reyne,
 Que ce que vous aymez n'est rië qu'une ombre vaine,
 Un amas de poussiere, un corps inanimé,
 Incapable d'aimer, indigne d'estre aymé.

DIDON.

Il est de mon amour plus que jamais capable,
 C'est esprit genereux, ce monarque adorable,
 Qui n'est pas sensible aux sermens que j'ay fais.

Et me garde une foy plus pure que jamais.
 Ses chaines par la mort n'ont point esté brisées,
 Je scay que son esprit dans les champs Elisées,
 Fait ce qu'il fit au monde; Et qu'il est reuestu
 Des mesmes sentimens d'amour Et de vertu.
 Mais plus purs qu'ils n'étoient sous l'escorce mortelle,
 Pour moy ie sens ma flame Et plus nette, Et plus belle;
 Elle est plus digne aussi de cet objet si cher,
 En ne tenant plus rien du sang, ny de la chair.
 Vne si noble ardeur espure Et sanctifie
 Les feux dont ie brûslois lors qu'il estoit en vie,
 Et consume en mon cœur ces desirs languissans,
 Que produisoit en moy le commerce des sens.

A N N E

Laissez-moy prendre icy l'intérest d'un Monarque,
 Qui donne de sa flame une si belle marque.

P Y G M A L I O N.

Souffrez que j'interrampe un si vain entretien,
 Madame vostre amour n'a rien d'égal au sien.
 Il ayme une personne agreable Et viuante,
 De qui le seul aspect le charme, Et le contente.
 Et vous ayez un mort qui seroit odieux,
 Et vous ferait horreur, s'il s'offroit à vos yeux.

D 4

DIDON

Ma sœur n'est donc pas seule à mes desirs contraire,
 Vous voulez protéger encor mon adversaire,
 Vous osez prendre icy son party contre moy,
 Sans respecter mes vœux, sans respecter ma foy,
 Conspirez tous ma mort, faites moy tous la guerre,
 Armez conjointement & la mer & la terre,
 Je suiuray d'un cœur ferme, & d'un constant mespris,
 Jusqu'au dernier soupir, le dessein que i'ay pris,
 Que plustost le tonnerre esclatte sur mon crime,
 Que plustost sous mes pieds la terre ouvre un abisme,
 Que iamais ie viole en mes vœux solennels,
 L'honneur de ma promesse, & celui des Autels,
 Et que par une erreur qui me soit reprochée,
 Je trouble le repos des Manes de Sychée.
 Allez, retirez-vous, Prince vous m'abusez,
 Sous les conditions que vous me proposez,
 Je ne veux point de paix, ny plus de surseance.

HYARBAS

Madame, voulez-vous que par obeyssance
 Je sois donc criminel, comme à l'extremité,
 Je le suis devenu par la nécessité,
 Empeschez, empeschez, Amour, que ce mépris de glace
 De de cœur enflamé pour iamais ne te chasse.

La colere m'emporte, & me veut obliger
 A perdre tout respect afin de te vanger.
 Ne laisse pas agir cette colere extreme,
 Este vengeant, Amour, ie t'offense toy-mesme.
 Avant que nous resoudre a cette extremité,
 Employons tout remede.

SCENE III

HYARBAS. FORBANTE. PYGMALION.
 ASTART.

PYGMALION.

O Dieux quelle fierté,
 Avec quelle fureur elle s'en est allée,
 Je ne la vy jamais si fiere, si troublée.

HYARBAS.

Si vous voulez m'aider, ô Prince genereux,
 Je vaincray cet orgueil iniuste & rigoureux,
 Et j'auray le destin favorable & prospere.

PYGMALION.

Astart laissez-nous seuls.

Forbante &
 Astart se
 retirent.

HYARBAS.

Esloignez-vous mon frere,

D ij

Parlons à cœur ouvert, ie vous veux faire voir
 Que vous vous abusez, si vous pensez auoir
 Sur moy grand aduantage en me faisant la guerre,
 Prince considerez que ie suis dans ma terre,
 Ie feindray d'y donner bataille à tout moment,
 Afin de fatiguer vos trouppes seulement;
 Que si nous dissipons vostre Armée affoiblie,
 Vous ne la pourrez voir de long temps restable:
 L'estat de vostre sœur n'est pas assez puissant,
 Et le vostre est trop loïn pour un secours pressant.
 Moy, ie verrois forcer mes plus fortes murailles,
 Auec mille citez, ie perdrois cent batailles;
 Bref, ie mourrois cent fois auant qu'estre contrainct
 De renoncer au feu dont ie me sens atteint:
 De sorte qu'il faudra que la guerre finisse,
 Par la fin de mes vœux, ou bien que tout perisse.
 Enfin Didon sera bien-heureuse de voir
 Vn Amant ennemy soubmis à son pouuoir:
 Car la fin de la guerre entreprise pour elle,
 Luy seroit autrement & funeste & cruelle.
 Iugez, Prince, iugez à quelle extremité
 Auroit réduit son sort mon esprit irrité,
 Si souuent mes respects qui sont trop manifestes,
 N'auoient pas arresté mes victoires funestes.

PYGMALION.

Mais quel remede enfin peut flatter vos desirs.

HYARBAS.

Pour finir mes mal-heurs, avancez mes plaisirs.

PYGMALION.

Hé comment ?

HYARBAS.

*Vn moyen facile se presente,
Vne seconde fois tirez-la de sa tente,
Pour une autre entreueue, Et j'y feray trouver
Nombre de gens armez qui pourront l'enleuer.
Après une legere Et foible resistance,
Vous vous excuserez en blâmant ma licence,
Ainsi j'auray la fin de mes ardans souhaits,
Didon la Getulie, Et vous aurez la paix.*

PYGMALION.

*Je puis sur ce projet seconder vostre attente,
Ouy ie la puis tirer encore de sa tente,
Mais qui me respondra que l'ayant en vos mains,
Vous ne chastirez pas ses orgueilleux dedains,
La traittant en captiue, Et luy faisant outrage.*

HYARBAS.

L'offre de vous donner mon frere pour ostage,

LA VRAIE DIDON,

Je vay vous l'envoyer sans bruit & sans éclat,
 Seul avec un trompette en habit de Soldat,
 Sous prétexte qu'encor la trefue on continue,
 Et que ie vous demande encore une entrevue,
 Je scay qu'il restera volontiers près de vous,
 Assurant par escrit l'homme enuoyé de nous,
 Comme si vous vouliez, respondre à ma demande,
 Que vous estes d'accord, que mon frere on me rende,
 En cas que ce projet ne réussisse pas.

PYGMALION,

J'approuve cét advis, & m'en vay de ce pas,
 Tandis que vous irez disposer cette affaire,
 Travailler de ma part à ce qu'il faudra faire.



ACTE III

TRAGÉDIE.



ACTE III.

SCÈNE I.

DIDON. ANNE.

DIDON.

HE bien, ma deffiance estoit sans fondement,
I accusois disiez vous ce traistre iniustement;
Cependant vous voyez, comme il prend la licence,
De faire malgré moy durer la surceance,
Cesont ses ordres seuls qui sont exécutez,
Il mesprise les miens, & vous le supportez,
Vous l'excusez ma sœur, & n'osez contredire,
L'iniuste autorité qu'il prend dans mon Empire.

ANNE.

Je ne puis condamner encor son action,
Et croy qu'il n'a rien fait que par affection,
Vous avez agréé son secours volontaire,
Puis qu'il vous sert Madame il le faut laisser faire.

E

*Il sçait par quels moyens il vous faut garantir,
Et d'un Amant armé la fureur divertir.*

SCENE II.

DIDON. ANNE. NARBAL General de l'Armée de Didon.

DIDON.

Voicy mon General, dont le triste visage [ge.
Est d'un nouveau malheur l'infailible presage.
D'où venez-vous Narbal, sçavez vous
On a continué la trefue malgré moy? [bien pourquoy,

NARBAL.

*Je n'en sçay rien Madame, & moins pourquoy For-
Le frere d'Hyarbas, est venu dans la tente. [bante.
Du Prince vostre frere en soldat trauesty.*

DIDON.

*Quoy chez mon frere un chef de contraire party?
Eorbante chez mon frere!*

NARBAL.

*Vn trompette le meine,
Quoy qu'il soit desguisé, ie n'ay point eu de peine,*

Ale bien reconnoistre, Et i'en suis assure.
 Avec Pygmalion a part il s'est tire;
 Au point que le trompette achenoit son message,
 De la part d'Hyarbas, i'en ay pris quelque ombrage,
 Et i'ay creu vous deuoir aussi-tost aduertir,
 Qu'il nous falloit veiller sur le Prince de Tyr.

DIDON.

Mais le connoissez-vous?

NARBAL.

Le le doy bien conneestre.
 C'est luy, n'en doutez point.

DIDON.

Ah frere ingrat Et traistre?
 Mal-heureux assassin, i'auois grande raison,
 De te croire infidelle Et plein de trahison?
 Les Dieux qui de ta main m'ont desia garantie,
 De ton perfide cœur m'auoient bien aduertie,
 Tu cherches ces thresors que tu n'as peu raur,
 C'est pour eux que tu feins de me vouloir seruir,
 Voila cette franchise, Et cette amour sincere
 Dont vous me respondiez, sœur digne d'un tel frere,
 Narbal ie suis trahie, enfin ie reconnoy,
 Que toute ma maison conspire contre moy.

De plus d'un ennemy ie me sens poursuiue,
 Il se trame un complot, on attente à ma vie,
 I'en voy desjà l'effect, i'en sens desjà les coups,
 Et n'attens mon salut que des Dieux ou de vous.

A N N E.

Madame qu'est-cecy, quel mouuement de rage,
 Vous emporte à vomir contre moy cét outrage !
 Ah si vous soupçonnez mon amour & ma foy,
 Versez vostre colere & vos dédains sur moy.
 Ie fay ce que ie puis contre vostre tristesse,
 Mais quoy mon soin vous fasche, & ma bonté vous
 I'en meurs, & ne me puis toutefois repentir, (blesse,
 D'auoir quitté pour vous les riuages de Tyr.

N A R B A L.

Si vous scauiez Madame avec combien d'adresse,
 Et de fidelité vous sert cette Princeesse,
 Vostre esprit genereux & tout plein de bonté,
 Contre-elle se seroit un peu moins emporté.

A N N E.

Ie vay me retirer en un lieu solitaire,
 Où ie ne feray rien qui lay puisse déplaire,
 Ouy ie vay m'enfermer en l'une de ces tours,
 Pour pleurer librement le mal-heur de mes iours.

Puis qu'on veut outrager une amour si fidelle,
 Et puis que ma franchise est icy criminelle,
 Mal-heureuse Princesse, hélas qu'esperes-tu,
 Puis qu'au lieu d'honorer on blesse ta vertu,
 Puis que la fermeté de ton cœur magnanime,
 Passe pour entreprise & degenerate en crime.
 Plust au Ciel qu'en quittant les riuages de Tyr,
 Thetis dans son abisme eust daigné m'engloutir,
 Et qu'une vague affreuse & pourtant favorable,
 Eust terminé le cours d'un sort si deplorable.
 Je serois morte au moins exempte de l'ennuy,
 Et du soupçon cruel qui m'acable auiourd huy.

D I D O N.

Excuse mon chagrin & ma douleur extreme,
 Ma sœur tout me deplait, & ie me hay moy-mesme,
 Ne m'abandonne pas en l'estat où ie suis,
 Ou ie succomberay sous le fais des ennuis.

A N N E.

Si de Pygmalion la fourbe est manifeste,
 J'abhorreray sa veue ainsi que d'une peste.
 Si de sa trahison ie voy le moindre effet,
 Je priray tous les Dieux de punir son forfait. (songes,
 Mais tant que vous n'aurez vos preuues qu'en vob
 Vous ne me verrez point complaire à leurs mesonges.

E. iij.

*Je prendray prez de vous tousiours la liberté,
 De vous ouurir un cœur exempt de lacheté,
 Le frere d'Hyarbas est dit on dans sa tente,
 Dessus ce point Madame il faut qu'il vous contente.*

D I D O N.

*Il faut bien qu'il le face, ou qu'il n'espere pas,
 Que ie m'aide iamais du secours de son bras.
 Si ie doy succomber, & perir sans remede,
 Je periray bien seule, il ne me faut point d'aide.*

N A R B A L.

*Madame excusez moy si i'ose en liberté,
 Vous prier de calmer cét esprit agité,
 Qui pourroit irriter dans sa vaine colere,
 Ce Prince dont l'appuy vous est si necessaire.
 ConsidereZ qu'il est en ce lieu le plus fort:
 Il faut veiller sur luy, i'en demeure d'accord.
 Descouurez doucement quelle raison le porte,
 A faire entrer chez luy Forbante de la sorte:
 Il vous satisfera peut estre là dessus,
 S'il vous satisfait mal, ou s'il paroist confus,
 Vous pourrez vous monstrier deuant luy plus hardie,
 Mais au lieu d'accuser en vain sa perfidie,
 Il faut luy faire honte, & tâcher par raison,
 De l'induire à sauuer l'honneur de sa maison.*

DIDON.

*Si c'est pour m'offencer que Forbante l'approche,
 Sans luy faire en ce lieu ni plainte ni reproche.
 J'iray droit dans sa tente, & de ma propre main,
 L'arracherai la vie à ce monstre inhumain.
 Oüy ie m'en vay sur luy decharger ma colere:
 Puis que ie ne puis pas me vanger sur son frere.*

ANNE.

*Voicy Pigmalion, parlez luy doucement,
 Dissimulez un peu ce mecontentement.*

NARBAL.

*La Princesse a raison, gardez vous bien Madame
 D'ouvrir tous les soupçons que vous aués dans l'ame.*

SCENE III.

PYGMALION, DIDON, ANNE, NARBAL.

ASTART.

DIDON.

Pour quel suiet mon frere avez vous arresté
 L'ordre que ie voulois qui fust executé?
 D'où vient que malgré moy la trefue dure encore?

PYGMALION.

Je crains d'aigrir l'esprit d'un Roy qui vous adore.

DIDON.

*S'il est nostre ennemy, pour quoy le craignez-vous,
Vous qui faites dessein de combattre pour nous?*

PYGMALION.

*Je ne crains que pour vous, qui dans ce coin de terre,
Ne pouvez contre luy faire durer la guerre.*

DIDON.

*Vous scauiez ces raisons quand vous estes party,
Et n'avez pas laissé de prendre mon party.*

PYGMALION.

*Je ne connoissois pas vostre melancolie,
Nyles iustes desseins du Roy de Getulie.*

DIDON.

*Ah vous le connoissez mieux que ie ne voudrois,
Vous voulez malgré moy me soumettre à ses lois:
Dites s'il n'est pas vray que son frere Forbante,
Est venu deguisé vous voir en vostre tente!*

PYGMALION.

Non Madame.

DIDON

TRAGEDIE.

41

DIDON.

*Celuy qui la veu me la dit,
Vn Heraut le menoit, vous semblez interdit,
Je veux de ce secret comprendre le mystere.*

PYGMALION.

*Et bien, soit, il est vray ie ne le veux plus taire,
Iay trouué ce moyen pour vous donner la paix,
Hyarbas la desire, & moy plus que iamais,
Et pour ce bon dessein si vous n'estiez émeue,
Je vous proposerois encore une entreueue.*

DIDON.

*Pourquoy me parlez vous tousiours hors de propos,
Que me produiroit elle?*

PYGMALION.

*Vn assureé repos.
Je vous le dis encor, que dans ce coin de terre,
Vous ne scauriez long-temps faire durer la guerre,
Et quand nous gagnerions mille & mille combas,
Nous ne pourrions iamais accabler Hyarbas.
Il est maistre d'Affrique, il a toute puissance,
Et puis de son Amour l'invincible constance
Luy fournira de quoy faire eternellement
La guerre qui paroist estre son element.*

Sa terre est de soldats l'inépuisable source,
 S'il me bat une fois, où sera ma ressource ?
 Il faudra que ie cede, & fuyant de ces lieux
 Que ie vous abandonne au Roy victorieux.
 Faites, n'ayant souffert encore aucun dommage,
 Une paix honorable & sans desavantage,
 Tandis que vous avez les armes à la main.

DIDON

Je ne veux point de paix, vous m'en parlez en vain,
 Ne la pouvant avoir que honteuse & funeste,
 La guerre est le seul bien & l'espoir qui me reste.

PYGMALION

Voyez l'aveugle erreur de ce cœur endurcy,
 Puisque tous mes conseils vous déplaisent ainsi,
 Vous n'avez pas besoin de moy, ny de l'armée
 Qu'avec de si grands soins pour vous i'avois formée.
 Je me retire, Adieu.

DIDON

Va, va, frere inhumain,
 Qui n'as que contre moy les armes à la main.
 Va lasche, & ne croy pas qu'estant abandonnée
 I'en sois plus abatue, & plus infortunée.
 Pour m'oster de tes mains & des mains d'Hyarbas.

TRAGEDIE.

Ny mon cœur, ny ma main ne m'abandonnent pas.
Je puis par une mort genereuse & hardie,
Brauer son insolence avec ta perfidie.
Et monstret à tous ceux qui viendront apres moy,
Qu'une debile femme eut plus de cœur que toy.

SCENE IV.

PYGMALION. ASTART.

PYGMALION.

Astart,

ASTART.

Seigneur!

PYGMALION.

Courez iusques dedans ma tente,
Allez, ne tardez pas, & m'amenez Forbante.
Voyez quelle fureur agite ses esprits, seul.
Admirez l'arrogance & l'orgueilleux mépris,
Dont cette femme altiere ose outrager un Prince,
Qui pour la secourir a quitté sa prouince;
Puis qu'il s'agiticy d'une guerre d'Amour,
Il faut sans differer la finir dans ce iour.

F ij

Tentons pour cét effet tout remede possible,
 Ou par force, ou par art vainquons cette invincible
 Perdrois-je mon armée, & tant de gens de cœur,
 Pour le caprice fol, pour le bizarre humeur
 D'une femme superbe, ingrante, insupportable,
 De raison, de conseil, & d'amour incapable ?
 Mais i'apperçoy Forbante.

S C E N E V

PYGMALION. ASTARTE. FORBANTE.

FORBANTE.

Hé bien qu'avez-vous fait ?
 Pouuons nous de vos soins attendre un bon effet.
 Reuerrons-nous Didon ?

PYGMALION.

Non il n'est pas possible,
 De vaincre par douceur ce courage invincible,
 Elle reçoit mes soins, mon zele, & mon ardeur,
 Comme un tribut fatal qu'on doit à sa grandeur.
 A voir ce fier orgueil qui son ame possède,
 On diroit que c'est moy qui reclame son aide.
 Il n'est pas iuste enfin de laisser tout perir,
 Pour cét esprit blessé qu'on ne scauroit guerir.

Atel prix que ce soit ie veulx finir la guerre,
 Et tirer dans ce iour mes trouppes de sa terre,
 Vous pouuez dire au Roy qu'il ne tiendra qu'à luy,
 Qu'en amour & qu'en guerre il ne vainque aujour-
 d'huys,
 Qu'il vienne à force ouuerte en nostre camp parestre,
 Qu'il attaque la Reine, & qu'il s'en rende maistre,
 Dans Carthage pour moy ie me vay retirer,
 Et raur à Didon tout sujet d'esperer,
 Affin que si le Roy veut contre elle entreprendre,
 Elle n'ayt aucun lieu de se pouuoir deffendre.

FORBANTE.

Si le Roy me veut croire il suiura ce conseil,
 Pour vaincre cét esprit en rigueur sans pareil,
 Sa force agira mieux sur elle que sa plainte,
 Quelque orgueil qu'ayt Didon, i estime que la crainte
 Fera ce que l'amour n'a pu d'elle obtenir,
 Et ioindra ce qu'un Dieu n'a pu iamaiz unir.
 C'est vostre seul appuy qui la rend insolente,
 Si vous abandonnez cette belle arrogante,
 Où sera sa ressource, il faudra de formais
 Qu'elle vienne à genoux nous demander la paix.

PYGMALION.

Surtout bornez du Roy l'audace & la licence,

S'il aduient que Didon tombe sous sa puissance,
 Faites le souuenir s'il s'en rend possesseur
 Qu'elle est Reine apres tout, de plus qu'elle est ma sœur
 Et qu'il m'a protesté ne fonder sa querelle
 Que sur l'excez d'amour qu'il dit auoir pour elle.
 Auec mes Tyrriens ie n'iray pas si loing,
 Que ie ne puisse encor la deffendre au besoin,
 Si le Roy la traittant au ecle moindre outrage
 Vsoit indignement d'un si bel aduantage.
 Vn Roy si genereux ne voudra rien pouuoir
 Ni contre son amour ni contre son deuoir.

SCENE VI

FORBANTE

SI son frere la quitte il faudra qu'elle cede,
 Et que le Roy de force, ou de gré la possede
 Si l'on void de sa rage eclatter les effets,
 Apres un peu de guerre amour fera la paix.
 Ce que ie crains le plus, c'est que le Roy mon frere
 Chaud & prompt comme il est ne brusle de colere,
 S'il apprend que la Reine augmentant ses mespris,
 Semble auoir deuiné le dessein qu'il a pris:
 Pourueu qu'il vienne à bout d'une ingrante maistresse,
 Qu'importe qu'il l'enleue ou de force ou d'adresse.

TRAGÉDIE.

47
Iniquité sa tente, Et desja ie le voy,
Qui tout impatient vient au deuant de moy.

SCENE VII.

HYARBAS. FORBANTE.

HYARBAS.

Mon frere qu'as-tu fait?

FORBANTE.

Rien qui vous puisse plaire.

Cette femme superbe est toujours en colere,
Enfin tout luy fait ombre, Et ie perds tout espoir
Que son frere iamaïs l'oblige à vous reuoir.

HYARBAS.

Uingratte ! ay-ie un venin si subtil dans ma veine,
Que comme un basilic mon seul aspect la tue ?
Peut-elle regarder un Amant si soumis,
Comme le plus cruel de tous ses ennemis,
Que craint-elle, bons Dieux, d'un Prince qui luy done
Ses armes Et ses vœux, son cœur, Et sa Couronne,
Qui veut dependre d'elle, Et qui tout plein d'ardeur
Abandonne à ses pieds sa gloire, Et sa grandeur.

48 LA VRAIE DIDON,
Quoy donc un feu si pur, une flamme si belle
Blesse par son éclat les yeux de la cruelle.
Donc mon respect me nuit au lieu de m'advancer,
Et ma fidelité ne sert qu'à l'offencer.
Puisque ie n'attends rien de ma perseuerance,
Perdons, perdons la vie en perdant l'esperance:
Tu luy plairas bien mieux par ce cruel effort,
Va, ne consulte plus, marche droit à la mort.

FORBANTE.
Seigneur qui est deuenu cét Hyarbe invincible,
Le cœur ferme & constant à qui tout fut possible,
La douleur fera-elle en vos esprits troublez
Ce que n'ont iamais fait tant d'hommes assemblez,
Ce que n'a iamais fait pour vostre mort iurée
L'Affrique tant de fois contre vous coniurée.
Rentrez dedans la gloire où vous avez veu,
Surmontez-vous Seigneur, vous aurez tout vaincu.
Dira-t'on que l'orgueil d'une debile femme,
Ayt mis le desespoir dans une si belle âme,
Et qu'un objet si foible ayt enfin abbatu
Ce cœur où s'appuyoit l'honneur & la vertu.
Voulez-vous en mourant avec tant d'infamie
Conspirer contre vous avec une ennemie,
Qui dans vostre trespas bornant tout son desir,
De ce cruel desordre auroit trop de plaisir.

Il faut

TRAGEDIE.

49

Il faut viure en dépit de cette ame cruelle,
 Et pour la posséder, & pour vous vanger d'elle;
 Ou, si vostre amitié la peut flechir un iour,
 Faire apres la victoire un triomphe d'Amour.

HYARBAS.

J'approuue ton conseil, tu flattes ma pensée,
 C'est par trop deferer à cette ame insensée;
 Ma constance l'irrite, enfin ie reconnoy,
 Que tant de lascheté sont indignes d'un Roy.
 Le respect pour l'ingratitude est une foible amorce,
 Oublions la douceur, recourons à la force,
 Forbante vangeons-nous, le conseil en est pris,
 Voilà trop d'insolence, & par trop de mépris.
 Il faut dompter par force un esprit si rebelle.

FORBANTE.

Seigneur, l'occasion n'en fut jamais si belle,
 Pygmalion s'en va meud'un triste courroux,
 Si vous n'en estez maître, il ne tiendra qu'à vous.

HYARBAS.

Le Ciel me veut vanger, secondons-le mon frere,
 Son frere l'abandonne? il fait ce qu'il doit faire.
 Je n'en ay plus pitié, ie l'ay prise en horreur,
 Sa rage a conuerty mon amour en fureur.

G

La vengeance m'inspire un carnage effroyable,
 Dont je conçois moy-mesme une horreur incroyable
 Sans respecter attrait, âge, sexe, ny rang,
 Je vay faire un deluge, & de pleurs, & de sang;
 Apres j iray raser cette ville superbe,
 L'esgaleray ses tours à la hauteur de l'herbe:
 Et ces marques de haine aux neveux feront foy,
 Des mépris que Didon a fais d'un si grand Roy.
 Avant que me vanger, fay tant par ton adresse,
 Que ie puisse reuoir un moment la Princesse.
 Je la plains d'embrasser l'intérest d'une sœur,
 Sans cœur, sans amitié, sans raison, sans douceur.
 Je suis au desespoir de la voir engagée
 Auec cette insolente, auec cette enragée.
 Elle m'a fait plaisir, enfin ie la veux voir.
 Apres pour me seruir tu feras ton deuoir.





ACTE IV

SCENE I

HYARBAS. FORBANTE.

HYARBAS.

*[L faut joindre aujourd'huy la force à ton adresse,
 Pendant mon entreueue avecque la Princesse.
 Il faut agir, mon frere, & charger brusquement
 Les troupes de Didon.*

FORBANTE.

Commandez seulement,

*Puisque son seul orgueil excite cét orage,
 Je vay faire en son camp un estrange ravage.
 La victoire est à moy, j'y cours, & de ce pas,
 Je vay faire sentir ce que peze mon bras.*

HYARBAS.

Laisse venir la fœur de cette ingratitude Reyne,
 Ne t'en va pas encor, sois témoin de ma hayne;
 J'ay besoin de ton aide, il sera tousiours temps
 De pousser dans le camp nos meilleurs combattans.
 Mais la voicy qui vient.

SCENE II.

HYARBAS. FORBANTE. ANNE. VENICE.

HYARBAS.

J'ay tort, ie le confesse,
 De donner tant de peine à ma belle Princeesse.
 Mais vous m'excuserez sçachant que ie le fais
 Seulement à dessein de payer vos bien-fais,
 Et de vous faire voir autant qu'il m'est possible,
 Que ie les scay connoistre, & que i'y suis sensible.

Ce discours plein d'honneur & de civilité,
 D'un cœur vraiment Royal marque bien la bonté,
 Mais n'ayant eu pour vous qu'un Zele sans puissance,
 Je ne puis meriter cette reconnoissance.

VOSTRE TRAGÉDIE.

HYARBAS.

Enfin si vostre fœux eust gouste vos auis, & si vostre
Et si vos bons conseils eussent osté suivis, & si vous
Toujours officieuse, & toujours favorable, & si
Je serois bien-heureux, ou ie suis miserable, & si
Pleust au Ciel qui connoist iusqu'au moindre penser,
Qu'il fust en mon pouuoir de vous recompenser,
Par un solide effet, par une preuve insigne,
Qui de vous & de moy fust également digne.
Mais, aymable Princesse, en l'estat où ie suis,
L'aduis que ie vous donne est tout ce que ie puis.
Sortez d'icy, fuyez, & si vous estes sage,
Taschez de vous couler doucement dans Carthage.

A N N E.

Pour quel sujet, Seigneur, qu'avez-vous entrepris?

HYARBAS.

Ie suis las de souffrir tant d'orgueilleux mépris,
Ala fin mon Amour en fureur est changée,
Il est temps de punir cette femme enragée,
Qui dédaignant mes vœux, mon cœur, & mon estat,
Regarde mon respect ainsi qu'un attentat,
Qui se voyant traiter de diuine Princesse,
Croid estre au rang des Dieux, tranche de la Deesse.

LA VRAIE DIDON,

Et me voyant sur terre ainsi qu'un homme abjet,
 Me traite insollement d'esclave & de sujet,
 Son frere fait bien voir en se separant d'elle,
 Qu'il ne peut approuver une humeur si cruelle.
 J'apprens qu'il est party triste & mal satisfait
 Du traitement injuste & du tort qu'on me fait.
 Il quitte avec horreur celle qui nous mesprise.

A N N E.

Est-ce donc tout de bon, parlez vous sans feintise?

HYARBAS.

Vous l'allez bien-tost voir par ce camp saccage,
 Enfin cest trop souffert, je veux estre vangé.
 Il est temps que le feu de mon courroux eclate,
 Sur ce cœur endurcy, sur cette femme ingratta.
 Tant de pleurs espanchez, tant de respects rendus,
 Je plains tant de sospirs, & tant de vœux perdus.
 Ma haine prend leur place, & commence à me pla
 Mon feu d'amour se change en un feu de colere.
 Les charmes de Didon sont vains & superflus,
 Je n'en suis plus touché, ie ne la cognois plus,
 Que comme une estrangere, ingratta, iniurieuse,
 Orgueilleuse; insolente, injuste, & furieuse,
 Aussi veux je contr'elle avec toute rigueur,
 Verser de tous les droits d'un insolent vainqueur.

TRAGÉDIE.

Je la posséderay comme une esclave infame,
 Puis qu'elle a de sdaigné la qualité de femme.
 Vous l'allez bien-tost voir tomber entre mes mains,
 Et changer en respects ses orgueilleux dédain.
 Vous l'allez bien-tost voir, cette belle arrogante,
 Ames pieds prosternée en humble suppliante,
 Qui se repentira trop tard de ses mespris,
 Et qui de son orgueil aura le iuste prix.
 Enfin le desespoir ayant éteint ma flame,
 Et s'estant rendu maistre absolu de mon ame.
 N'en attendez plus rien que des saccagemens,
 Que des meurtres cruels, que des embrasemens.
 Je iure des grands Dieux la puissance infinie,
 Que ie seray vangié, qu'elle sera punie.
 Et qu'il n'est point de Dieu, ny là haut ny là bas,
 Qui puisse diuertir la fureur d'Hyarbas.
 Iupiter s'est fasché de tant d'obeyssance,
 Tant de soumissions offensoient ma naissance.
 Tant de lâches respects qui marquoient mon ardeur,
 Blessoient également sa gloire & ma grandeur.
 En un mot ie veux rendre outrage pour outrage.
 Fuyez donc, mettez vous à l'abry de l'orage,
 Sauuez vous ma Princesse, & iugez par mes soins,
 Qui de mon amitié sont fidelles témoins,
 Quel est mon changement à l'esgard de la Reine,
 Qui sur mes volontez estoit si souveraine.

16 LA VRAIE DIDON,
Qui sur tous les objets qui brillent sous les Cieux,
Estoit chere à mon ame, & plaisante à mes yeux.

A N N E

Seigneur, c'est ce discours qu'encor ie ne puis croire,
Qui blesse esgalement les Dieux, & vostre gloire,
Où s'emporte vostre ame, & que sont deuenus
Ces nobles sentimens qui m'estoient si connus,
Bons Dieux qu'ay je entendu le plus grand des Mo-
narques,
D'une lâche foiblesse a-t'il donné des marques?
Non, j'aymé mieux le croire à mon égard menteur,
Que croire que sa langue ait démenty son cœur,
Un cœur si genereux, un cœur si magnanime,
N'a point de mouuement qui ne soit legitime,
Il ne se laisse point forcer à la fureur,
Il hait toute iniustice, il en a de l'horreur,
Et ne souffrirait pas qu'une tache si noire,
Obscurcist les rayons qui font briller sa gloire.
Oubliez ce transport qui vous agite ainsi,
Je proteste Seigneur de l'oublier aussi.
C'est à vous de vous mettre à l'abry de l'orage,
Que la fureur excite en ce bouillant courage.
Sauuez vous de vous mesme, Hyarbe, & reprenez
Icy tous les conseils que vous m'aués donnez.

HYAR

HYARBAS.

L'honneur n'y le respect chez moy n'ont plus de place,
 La fureur les destruit, le desespoir les chasse,
 Je veux estre vangé, le conseil en est pris.

ANNE.

Ab Prince mal-heureux ! qu'avez vous entrepris ?
 S'il est vray que Didon se voye abandonnée,
 Quel honneur aurez vous de l'auoir ruinée ?
 Que dira-t'on de vous de l'attaquer au temps,
 Quelle perd dans son camp vingt mille combattans,
 Mais si dans vostre esprit sa mort est résolue,
 Si vous voulez user d'une force absolue.
 Pour perdre une beauté dont les charmes puissans,
 Regnoient absolument n'agueres sur vos sens.
 Si vous avez si peu d'honneur & de courage,
 Que d'attenter contr'elle avec un tel outrage,
 Les Dieux la vengeront, & ne permettront pas
 Que l'insolence regne, ou regnent tant d'appas.
 Enfin si Didon meurt, ie veux mourir comme elle,
 Ie suivray sa fortune, ou propice, ou cruelle ;
 Et ce cœur genereux que vous favorisez,
 Refuse le salut que vous luy proposez.

H

HYARBAS.

*Hé bien, on vous permet de suivre sa fortune,
Et de tomber aussi d'une chute commune;
Vous pousserez tantost des regrets superflus,
Il ne sera plus temps, ie n'escouteray plus.*

Elle se
va.

SCENE III.

HYARBAS. FORBANTE,

HYARBAS.

Q*U'un cœur noble & hardi, ferme & plein de
constance,
A dessus nos esprits de force & de puissance;
Cette ame genereuse a le mien abbatu,
Et ma colere cede a sa haute vertu. [honte,
Iustes Dieux qu'ay-je fait! d'où peut naistre à ma
Vne metamorphose & si grande & si prompte,
Qu'une bouche exprimant des sentimens si doux,
Vomisse le poizon, le fiel & le courroux,
Qu'une flame d'Amour & si nette, & si claire,
Se change & s'obscurcisse en un fen de colere.
Bref, qu'un Roy si constant puisse si tost changer,
Et paroistre brutal aussi bien que leger.*

Pourrois-tu mal-heureux traiter avec injure,
 Ce chef-d'œuvre accompli des mains de la Nature,
 Pourrois-tu profaner ce temple précieux,
 Que tu respectes plus mille fois que les Cieux.
 Tu ne peux offenser ce beau nom sans blasphème,
 Tu ne peux l'outrager sans t'outrager toy mesme.
 Refueille ta raison, r'appelle tes esprits,
 Respecte ses dédains, adore ses mépris,
 Estouffe ta rigueur, & fay céder ta haine
 Aux iustes sentimens de cette chaste Reyne.
 Mais est-ce l'offenser que luy donner mon cœur,
 Et soumettre à ses pieds un Roy toujours vainqueur.
 Est-ce de desesperer cette beauté cruelle,
 Que partager mon trosne & ma gloire avec elle.
 Est-ce avec iuste cause exciter ses dédains,
 Que luy mettre par force un Sceptre entre les mains.
 Non, non dans mes projets ie n'ay rien que d'Auguste,
 Ma guerre est legitime, & ma colere est iuste;
 C'est l'unique remede, il s'y faut attacher,
 Ou si ie le negligé, il n'en faut plus chercher.
 Va mon frere, execute en fin nostre entreprise,
 Suylà bouillante ardeur dont ton ame est esprise.
 Va, seme en tous endroits, ou la mort, ou l'effroy.

FORBANTE.

Je sçay de quelle ardeur il faut servir mon Roy.

H ij

HYARBAS.

Mon frere arreste un peu, s'il aduient que la Reine,
 Pour animer les siens paroisse dans la plaine,
 Respecte sa presence, ou tu dois aduancer,
 Recule; & ne fay rien qui la puisse offencer.
 Fay par tes actions qu'elle puisse comprendre,
 Que ie n'ay combatu qu'à dessein de me rendre,
 Qu'à tort elle me compte entre ses ennemis,
 Que si sa rigueur cesse, on me verra soubmis,
 Et ietter à ses pieds, en finissant la guerre,
 Les lauriers moissonnez malgré moy sur sa terre.

FORBANTE.

Ce penser est galand, agreable, amoureux,
 Mais à vostre égard seul il paroist genereux,
 Le respect dans ces lieux chez moy n'a point de place.

HYARBAS.

Ah si Didon paroist, mon frere fuy de grace,
 Garde de persister au combat commencé,
 De peur que mon Amour ne s'en trouue offensé.

FORBANTE.

Vous mocquez vous, Seigneur, quoy, sans me rendre
 infame.

Puis-je me dérober aux armes d'une femme?
 Puis-je lâcher le pié sans marquer de l'effroy,
 Et sans vous faire aussi mesme injure qu'à moy?

H Y A R B A S.

Cette femme n'est pas une femme ordinaire,
 Croy si ie combattois, que tu me verrois faire
 Ce que ie te conseille, ouy, ouy n'en doutez pas,
 Je fuerois par respect en voyant ses appas,
 Je sçay qu'elle est pour moy de rigueur toute plaine,
 Elle craint mon amour, & moy ie crains sa haine,
 Puis qu'elle est en colere éuitons en tous lieux,
 Et les coups de ses mains, & les traits de ses yeux,
 Une peur de respect n'imprime aucune tache,
 Sied bien au genereux, & sieroit mal au lache.

F O R B A N T E.

Ces traits si genereux ne regardent que vous,
 Pour moy qui n'ay pas lieu de redouter ses coups,
 Et qui ne la voy plus que comme une ennemie,
 Je croy qu'en l'attaquant i' auray moins d'infamie,
 Et qu'estant seulement de la gloire amoureux,
 Je puis faire contre elle un effort genereux.
 Considerez, Seigneur, qu'elle a l'ame guerriere,
 Quelle est de ses exploits & si vaine & si fiere,
 Que pour peu qu'on luy cede elle en abusera,

H. iij

62 LA VRAYE DIDON,

Comme elle est orgueilleuse, elle s'emportera.
Et ne manquera pas dans le moindre aduantage
Qu'on luy laissera prendre à blasmer mon courage.
Iamais vn ieune cœur ne se laisse brauer,
Puis i ay dans mon honneur le vostre à conseruer,
Et doy dans ma franchise éuiter toute feinte,
D'où peut naistre vn soupçon de foiblesse, ou de crainte.
Il ne faut point, Seigneur, flatter la dureté
De ce cœur orgueilleux qui veut estre dompté,
Mon honneur receuroit vne atteinte mortelle,
Si vos gens reculoient vne fois deuant elle,
Et i ay lieu de douter mesme si ie pourrois
Les remener contr'elle aux coups vne autre fois.
Et si ce faux bon-heur qui l'auroit animée,
Ne seroit point funeste à toute vostre armée.

HYARBAS.

Croy qu'il importe moins à l'honneur d'Hyarbas,
De voir perir les siens en ne combattant pas,
Que si cette adorable & cruelle ennemie
Couroit dans le peril fortune de sa vie.
Helas! si tu faisois dans ces funestes lieux,
Couler vn sang si noble, vn sang si precieux,
Tu ferois par sa playe vn passage à mon ame,
Je mourrois miserable, & tu viurois infame.
Fuy donc si tū la vois, & ne conteste plus,

Mais ie te donne icy des conseils superflus:
 Car si Pygmalion leur manque d'assistance,
 Ils n'auront pas le cœur de faire resistance:
 Ils fuyront, & par là tu pourras mesnager
 La victoire aysément sans honte & sans danger.
 Surtout ressouviens toy de mon Amour extremes,
 Considere Didon par tout plus que moy-mesme.
 Va, prens dans mon armée un absolu pouuoir,
 Satisfais à l'honneur, mais songe à ton deuoir,
 Et laisse moy marquer par ce soin qui me flatte,
 L'amour & le respect que i'ay pour cette ingratte.

SCENE IV.

ANNE, FENICE, DIDON,

DIDON.

Anne &
 Fenicefont
 en vn bout
 du theatre
 les larmes
 aux yeux,
 & Didon
 sortant de
 sa tente les
 rencontre.

HE bien ma chere sœur, que vous vouloit le Roy?

ANNE.

Ah, Madame, ie tremble & d'horreur & d'effroy,
 Et ne pouuant encor tant de rigueur comprendre,
 Ie pense auoir songé ce que ie viens d'entendre.

DIDON.

Comment ?

LA VRAIE DIDON,

A N N E

Ce Roy, Madame, est tout à fait change
 Il parle en furieux, il parle en enragé,
 Il ne respire plus que menace, & qu'outrage,
 Et veut que ie me mette à l'abry de l'orage,
 Tandis qu'en vostre camp, qu'il prétend saccager,
 Il ira tout détruire afin de se vanger.

D I D O N

Il vous trompe, ma sœur, cela n'est pas possible.

F E N I C E

Madame il perdra tout, la chose est infaillible,
 De son ressentiment qui le rend furieux,
 Il prenoit à témoins les hommes & les Dieux.
 Je iure, disoit-il, leur puissance infinie,
 Que ie seray vangé, qu'elle sera punie,
 Et qu'il n'est point de Dieu ny la haut, ny la bas,
 Qui puisse diuertir la fureur d'Hyarbas.

A N N E

Non ie n'espere plus de salut ny de grace.

F E N I C E

Ilay mieux que vous encor observé sa menace.

Lefeb

TRAGÉDIE

Le feu de sa colere éclatoit dans ses yeux,
 Ainsi que ses discours, ses gestes furieux,
 Marquoient dedans son cœur mille horribles tēpestes,
 Qui vont bien tost creuer & fondre sur nos testes,

ANNÉE

Il est temps, m'a-t'il dit, qu'avec toute rigueur,
 J'ose de tous les droits d'un insolent vainqueur,
 Le possederay comme une esclave infame,
 Puis qu'elle a dédaigné la qualité de femme.
 Fenice vous dira ce que j'ay reparty,
 Mais tout ce que j'ay dit ne l'a point diverty,
 Tant s'en faut, l'excitois sa fureur & sa rage,
 Plus ie picquois sa gloire & flattois son courage,
 Madame adoucissez ce courage enragé,
 Feignez qu'en sa faveur vostre esprit est changé,
 Si vous ne destournez le coup qui nous menace,
 Nous sommes tous perdus.

DIDON

Que veut-on que je face?
 Opposons en suivant le dessein que j'ay pris,
 La force à la fureur, le mespris au mespris,
 Suis-je en termes de craindre une iniuste licence,
 N'avons nous pas de quoy braver son insolence?

SCENE V

DIDON. ANNE. FENICE. ARGAL.

DIDON

Mais que nous veut Argal ?

ARGAL

Je vous viens avertir

Qu'on vous trahit au camp, que le Prince de Tyr
Destend ses pavillons, fait filer son bagage,
Décampé en diligence, & tire vers Carthage.

DIDON

Hé bien qu'en dit Narbal ?

ARGAL

Il brûle de courroux

Et pour ce seul sujet me depute vers vous

DIDON

Dy luy, qu'auparavant que ce traistre s'en aille,
Je veux sans differer qu'il donne la bataille.

ARGAL

Perdant les Tyriens il n'est pas assez fort.

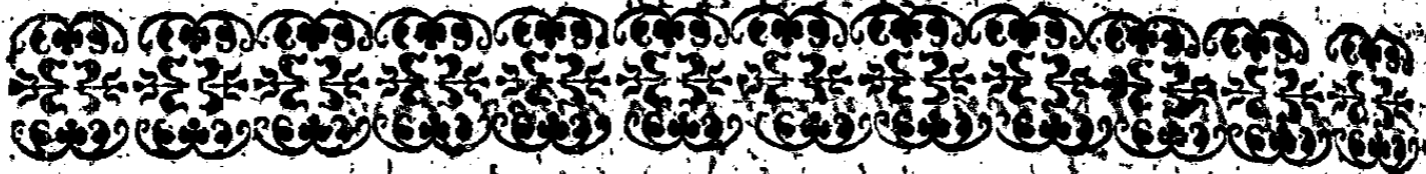
DIDON

Vaine réplique point, qu'il fasse son effort.
 Le lâche qui s'enfuit, & qui m'a délaissée,
 Voyant nos gens aux mains changera de pensée,
 S'il ne me considère en ce pressant mal-heur,
 Il considérera peut-estre son honneur,
 S'il ne satisfait pas au devoir d'un bon frere,
 A son propre devoir il voudra satisfaire.



M

Qu'il s'enfuit, & qui m'a délaissée,
 Voyant nos gens aux mains changera de pensée,
 S'il ne me considère en ce pressant mal-heur,
 Il considérera peut-estre son honneur,
 S'il ne satisfait pas au devoir d'un bon frere,
 A son propre devoir il voudra satisfaire.



ACTE V

SCENE I

DIDON, ANNE, ARGALE

ARGALE



Adame sauvez vous, cét insolent guerrier,

A violé chez vous la trefile le premier.

Nous voyant seuls au camp il y pousse
Forbante,

Qui seme en tous endroits la mort & l'espouuante.

Narbal fait contre luy de merueilleux exploits,

Secondé de la fleur de nos Carthaginois,

Qui il vient de rallier pour sauuer du naufrage

L'honneur de sa Maistresse, & celuy de Carthage.

Mais le nombre l'accable, & crains que ce grand cœur

Ne cede aux grands efforts de ce ieune vainqueur.

Qui suiuy d'Hyarbas, & de toutes ses armes,

TRAGÉDIE

Avec iuste sujet redoublenoz allarmes,
 Ce qui fait que Narbal vous conjure par moy,
 De vouloir éviter la fureur de ce Roy.
 Mettez vostre personne à l'abry de l'orage,
 Madame sauuez vous dans les murs de Carthage,
 Tandis que nostre Chef, brave & iudicieux,
 S'efforce d'arrester ce torrent furieux.
 Forbante passe au camp pour un foudre de guerre,
 Il moissonne, il saccage, il abat tout par terre,
 Et les Getuliens qui suiuent sa vertu
 Auectant de fureur n'ont iamais combattu.

ANNÉE

Abien m'en doutois bien, cette fureur nous marque
 Le sanglant desespoir de ce cruel Monarque
 Qui cherche à faire outrage à vostre Majesté.
 Hé bien, cedons au temps, cherchons la seureté,
 Va dire à cet Atlas qui soustient mon Empire,
 Que ie suy son conseil, & que ie me retire.
 Peut-estre si ie puis mon frere retenir,
 Que nous pourrons encor un siege soustenir,
 Peut-estre que l'ingrat qui fuit & m'abandonne,
 Aura quelque respect encor pour ma personne.
 A toute extremité j'iray dans mes vaisseaux,
 Pour me commettre encore à la mercy de seaux,
 Et pour chercher ailleurs quelque nouuel Azile,

Où ie pourray fonder encor une autre ville,
 Mais que nous veut Barcis?

SCENE II.

BARCIS, Officier de Carthage. DIDON.
 ANNE, ARBAL.

BARCIS.

Je vous viens avertir,
 Que Carthage a receu tous les soldats de Tyr,
 Et que Pygmalion qui passe pour un traistre,
 Sans peine du Palais vient de se rendre Maistre,
 Car nous n'auions pas lieu de craindre ses efforts,
 Il passe bien plus outre, il pille vos thresors,
 Nos cris sont superflus, & c'est inexorable,
 Qui sent qu'il a le vent & la mer favorable,
 Enleuera dans peu le tout à son plaisir,
 Si quelque prompt effort n'arreste son desir.

DIDON.

Qui veux-tu que i'oppose à sa brutale audace,
 Ou sera mon recours, que veut-on que ie fasse?
 O Sort trop rigoureux! pourquoi m'accables-tu?
 Quoy! n'es-tu pas lasé d'esprouuer ma vertu?
 Une autre que Didon eust-elle en sa constance

Témoigné tant de cœur, & tant de résistance?
 Tu veux donc que ie cede, hé bien il faut ceder,
 Puisque nul des mortels ne me peut plus aider,
 Puisque les Dieux sont sourds, que la mer & la terre,
 Et le Ciel & l'Enfer me déclarent la guerre,
 Ouy cede malheureuse à la nécessité,
 Pour complaire à ta sœur fais une lascheté,
 Abandonne au iourd' huy pour flatter son enuie,
 L'honneur qui te fut cher beaucoup plus que la vie,
 Pour arrester le cours de ce mal si pressant,
 Arreste la fureur de ce Roy trop puissant,
 Et saüve en appaisant cette cholere extremesme,
 Ton Sceptre, tes thresors, & ta sœur, & toy mesme.
 Tous les autres moyens se trouuent superflus.
 Va donc, ma chere sœur, va ne differe plus,
 Pour nous arracher tous hors des bras de la Parque,
 Va viste recevoir ce bien-heureux Monarque,
 Cours au deuant de luy pour demander la paix,
 Dyluy qu'enfin te cede à ses iustes souhaits.
 Tasche de le flechir par pleurs & par prieres,
 Et d'éveiller l'ardeur de ses flammes premieres.
 Dyluy que i'obeys à ses ardens desirs,
 Puisque les loix d'honneur bornent tous ses plaisirs.
 Va marche assurement, car tes premieres larmes,
 De ses sanglantes mains feront tomber les armes,
 Il n'aura pas le cœur de garder son courroux.

72 LA VRAIE DIDON,
S'il te void une fois pleurante à ses genoux,
Et tu feras d'abord en calmant son courage,
Et des siens & des miens arrêter le carnage.
Prends ces deux officiers & Fenice avec toy,
Pour confirmer par eux mon repentir au Roy,
L'essuiray cependant mes pleurs dedans ma tente,
Pour le mieux recevoir.

SCENE III.

ANNE. FENICE. BARCIS. ARBAL.

ANNE.

Dieux que ie suis contente !
Elle a fait sagement, il faut céder au temps ;
Argal cours viste au camp pour dire aux combatans
Que la Reyne a changé cette humeur obstinée,
Qui luy fit abhorrer un second hymenée,
Dy leur que tout succede au gré de nos souhaits,
Fay cesser le combat, dy qu'on a fait la paix,
Qu'on m'ameine mon char, ie veux aller moy-mesme
Asseurer Hyarbas de son bon-heur extreme.
Ouy, le plaisant recit dont tu l'auras charmé,
Luy sera par ma bouche encore confirmé.
Va, vole vers le camp pour cet heureux message.

Et quand à toy, Barcis, retourne dans Carthage,
 Et tasche d'aduertir promptement nos amis,
 De ce rare bon-heur que les Dieux ont permis.

SCÈNE IV.

DIDON seule.

Elle parloit dans sa Tente, où l'on void sur vne table vn poignard
 & vn grand vase d'or à l'antique, representant vne Urne où se-
 ront les cendres de Sychée.

ME voicy seule enfin, & libre, & dégagée
 De ceux qui me tenoient icy comme assiégée.
 En dépit des Destins qui m'outrageoient si fort,
 Me voicy, grace aux Dieux, maistresse de mon Sort.
 Nous pouuons sans cōtrainte en l'estat où nous sōmes,
 Nous plaindre esgalemēt & des Dieux & des hōmes
 Qui m'ont fait iusqu'icy la guerre iniustement,
 Et qui m'ont tous esté cruels esgalemēt.
 Mon frere, & ce tyran dont ie suis poursuiue,
 Conspirent d'un mesme air tous deux contre ma vie.
 L'un est traistre & perfide, & l'autre suborneur,
 L'un veut rauir mes biens, & l'autre mon honneur.
 Simon frere auoit eu quelque bonne pensée,
 Tendante à mon secours, m'auroit-il delaissée?
 Si ce Roy dont l'amour me fut tousiours suspect,

M'auoit vrayment aymée, il eust eu du respect,
 Et n'eust pas menacé de vengeance & d'outrage,
 Vn corps à qui son cœur eust fait le moindre hōmage.
 Mais grace aux Immortels, voicy, voicy de quoy,
 Brauer avec mépris, & mon frere, & le Roy.

En prenant le
 poignard, &
 le baillant.

Voicy qui peut sauuer avec gloire infinie
 Celle qu'on vouloit perdre avec ignominie.
 Toy qui croyois contr'elle avec toute rigueur,
 Vser de tous les droits d'un insolent vainqueur,
 Tu n'auras que le tronc, & ta vengeance lâche
 Al'honneur de Didon ne fera point de tache,
 Elle a le cœur trop bon, trop grand, trop genereux,
 Pour ceder au pouuoir d'un tyran rigoureux,

Compagne de ma fuite & de mes infortunes,
 Anne, à qui mes douleurs furent tousiours communes.
 Chere & fidelle sœur, dont la tendre amitié
 Excite seule icy mon ame à la pitié,
 Les Dieux me sont témoins de la douleur extrême,
 Que i'ay de te quitter t'aymant plus que moy-mesme,
 Et de te voir reduite à la necessité,
 De dépendre auioird'huy d'un tyran irrité,
 Si i'auois pu sauuer ces thresors qu'on m'enleue,
 Les restes mal-heureux de cette pauvre vesue,
 I'aurois eu pour le moins de toy me separant,
 Le plaisir de t'en faire un present en mourant.
 Mais ie ne puis plus rien en ce depart funeste,

Reçoy ces tristes pleurs, c'est tout ce qui me reste.
Traistre Pygmalion, frere dénaturé,
Et toy cruel tyran contre moy conjuré,
Voyez où vos fureurs dans leur rage inhumaine,
Ont réduit le destin d'une si grande Reyne.
C'est vous qui m'avez mis ce poignard à la main,
Et qui leuez mon bras, & qui percez mon sein,
Et vous Vrne sacrée ou repose la cendre
De celuy qui m'a fait tant de larmes respandre.
Restes inanimez de mon fidelle Espoux,
Le vous prends à témoins que ce iuste courroux,
Genoble de s'espoir, & cette hardiesse,
Ne tendent qu'à l'effet de ma sainte promesse.
Le vous conjure au moins voyant ma pureté,
D'apprendre mon histoire à la posterité,
Et tous les vrais motifs de ma mort genereuse,
Qu'on pourroit soupçonner estant si malheureuse.
Que si pour outrager mon honneur & ma foy,
L'imposture iamais s'éleuoit contre moy.
Tâchez de reprimer toute iniuste licence,
Et de iustifier par tout mon innocence.
Chers Manes de Sichée, ombre de mon Espoux,
Agréez cette mort qui me rejoint à vous,
Et qui me va donner dans les champs Elisées,
Les douceurs du repos qui me sont refusées.

SCENE V.

HYARBAS. ANNE. FENICE.

HYARBAS.

JE suis donc sur le point, apres tant de froideurs,
 De recueillir les fruits de mes chastes ardeurs.
 Amour pour ce bien-fait d'eternelle memoire,
 Je promets d'esleuer mille autels à ta gloire.
 C'est vous fidelle sœur qui m'avez procuré
 Ce bon-heur infiny, ce bien inesperé,
 C'est par vous seulement que mon ame est traüe,
 Je vous doy mon repos, mon honneur, & ma vie.
 Enfin ie vous doy tout, vos soins officieux.

FENICE.

Quel spectacle, que voy-je, ô Dieux, ô iustes Dieux!

ANNE.

Fenice qu'avez vous?

FENICE.

Voyez, voyez Madame,
 Ce beau corps par son sang vient d'espandre son ame.
 La mort n'a respecté ses attraitz ny son rang.

TRAGEDIE.

77.

Voyez le tout baigné dans un ruisseau de sang.

HYARBAS,

Ma Reyne!

ANNE.

*Ab ie me meurs, Fenice ie succombe,
Il ne faudra pour elle & pour moy qu'une tombe.
Ab Reyne trop cruelle! ah Roy trop mal-heureux,
Que ie plains vos destins, ils sont trop rigoureux.*

Elle s'esvanouit, & on l'enleve.

FENICE.

*Que ie me plains moy-mesme en un sort si contraire,
Enleuons-là d'icy, bons Dieux que doy-je faire!*

HYARBAS.

*Ma Reyne est-il possible, en croiray-je mes yeux,
Et vous l'avez souffert, ô Dieux, iniustes Dieux!
Vous l'avez laissé faire, & dans cette auanture,
Qui deuit estre fatale à toute la Nature.
Le Ciel dans son assiette est tousiours demeuré,
Et le Soleil d'horreur ne s'est point retiré,
Quoy tous les Elemens sans se faire la guerre,
En perdant ce thresor du Ciel & de la terre.
Encore l'un à l'autre avec ordre enchainez,
Dans leur confusion ne sont point retournez.*

K ij

Quoy ie voy tout en paix, & mon ame agitée,
 Sera seule en desordre, & seule tourmentée ?
 Il est iuste, il est iuste, en ce mal infiny,
 Hyarbe a peché seul, il est le seul puny.
 Souffre donc Roy cruel sans reproche & sans blâmes,
 Ce Vantour eternal qui déchire ton ame.
 Souffre, & n'impute plus ce spectacle d'horreur,
 Qu'au brutal mouvement de ta noire fureur.
 Ce beau corps ou le Ciel mit un si grand courage,
 Se voyant menacé de vengeance, & d'outrage,
 A fait pour s'en sauuer un genereux effort,
 Elle a craint l'infamie, & n'a pas craint la mort.
 Et moy qui fais perir cette belle ennemie,
 Doy-je craindre la mort estant plein d'infamie,
 Doy-je sortir du gouffre ou i'ay precipité
 Par mes lâches projets cette chaste beauté ?
 Non, non, il faut mourir pour suivre sa fortune,
 Mais il me faut souffrir dix mille morts pour une.
 Il faut que déchiré, que battu, qu'outragé,
 De mille coups mortels ie perisse enragé.
 Trop parler de mourir, c'est trop aymer la vie,
 Mourons donc, ton exemple, ô Didon, m'y conuie.
 Et ie mourrois content d'un genereux effort,
 Si sur Pygmalion i'auois vangé ta mort,
 Mais apres tant de maux que seul il a fait naistre,
 Croyons qu'un coup de foudre accablera ce traistre.

TRAGÉDIE.

79

Tirons de ce beau corps ce fer pernicieux,
 Teint & fumant encor d'un sang si précieux.
 Sang iadis l'entretien de ce parfait visage,
 De ce teint admirable, & de ce grand courage,
 Qui t'a fait en ces lieux respandre indignement
 Que ie te trouue encore agreable & charmant.
 Ce coup te meste au mien, l'union est cruelle;
 Mais on m'a deffendu d'en faire une plus belle.

Il se suit

